

Est-ce que Sarajevo nous concerne ? Europe centrale et les pays balkaniques

On a déjà dit beaucoup de choses, cette année sur la naissance, le cours et les répercussions de la première Guerre mondiale. On va diriger ici le regard sur la scène de l'éclatement de la guerre en 1914 : sur Sarajevo, la Bosnie, la Serbie et la péninsule balkanique. Depuis ce lieu fatal, de cette année fatale de 1914, on va, d'une part, jeter un regard en arrière sur l'histoire et, d'autre part, examiner un présent, dans lequel les répercussions de 1914 continuent encore de brûler et de faire mal, d'une manière tragique, en tant que blessure inguérissable de l'Europe centrale. Il est bon d'y diriger sa conscience afin de contribuer quelque peu à la connaissance de soi de l'Europe centrale. Cette blessure inguérissable de l'Europe, en particulier de l'Europe du centre, c'est la frontière entre Est et Ouest, dans laquelle se manifeste l'opposition universelle entre les genres d'esprit oriental et occidental en Europe centrale — historiquement et en même temps réellement en tant que réalité de vie actuelle.

Une autre version du même thème serait : Est-ce que l'Ukraine et la Crimée nous concernent ? Car « Ukraine », traduit en Allemand, veut dire effectivement « pays à la frontière ». Il s'agit avec cela de la même région frontalière qui traverse l'Europe du Sud au Nord, dans laquelle se trouve Sarajevo. Ce thème est amorcé par Rudolf Steiner dès décembre 1916 :

« L'histoire de l'humanité, même dans ses événements les plus douloureux, est déjà dirigée et menée par des impulsions spirituelles. Mais ces impulsions spirituelles agissent aussi les unes contre les autres et les êtres humains se voient placés dans des courants se contredisant les uns les autres. Celui qui pense seulement que l'ordre universel rempli de sagesse fera bien les choses, — s'en arrange trop facilement. Si c'était le cas, il n'y aurait... pas ce qu'il y a cependant à présent : à savoir, de liberté humaine. Mais, d'un autre côté, sont foncièrement existantes des impulsions de nécessité, de grandes impulsions *karmiques*, qui agissent en tout et dont, précisément au travers ces considérations-ci, nous voulons prendre en compte la manière dont elles agissent *karmiquement*. Seulement, on doit déjà aussi s'occuper des détails, on doit avoir en vue la façon dont les choses se configurent, lorsqu'il se présente une si grande qualité d'opposition, laquelle signifie quelque chose dans la continuité ultérieure de l'évolution de l'humanité. Une telle qualité oppositionnelle est de celle qui existe désormais entre l'Occident et l'Orient dans la culture européenne... Ce sont des énergies réelles, qui existent là. Certes, la plupart des gens ne savent rien de ces énergies réelles... »¹

Dans le pays frontalier entre Est et Ouest

Cette « qualité d'opposition » qui existe désormais entre l'Ouest et l'Est de l'Europe — en effet, depuis combien de temps existe-t-elle donc déjà ? Elle surgit, depuis le début de la quatrième civilisation post-atlantéenne, telle qu'elle existe chez ces deux peuples porteurs de culture des Grecs et des Romains. Comme frontière, au sens du droit étatique, cette opposition de culture s'est manifestée lorsqu'à la mort de l'empereur romain Theodose 1^{er}, dit le Grand, on partagea en 395 ap. J.-C. l'Empire romain en un empire romain occidental et un empire romain oriental, et bien sûr entre son fils Honorius (Ravenne) et Arcadius (à Byzance/Constantinople). Nous avons donc déjà à faire avec cette frontière depuis 1609 ans.

Lorsque l'Empire romain d'Occident s'enfonça sous les assauts des grandes invasions, l'Église romaine reprit sa structure et sa fonction. Il en naquit ensuite la Papauté. On en vint plus tard, au 9^{ème} siècle, à la grande confrontation de ce qu'on a appelé la « querelle du *Filioque* » entre l'Église d'Orient et celle d'Occident, et en 1054, comme la répercussion de celle-ci, à une scission formelle entre les deux Églises, celle latine et celle grecque, d'Occident et d'Orient.²

L'ancienne frontière de l'époque romaine devint désormais une frontière confessionnelle, non seulement entre diverses confessions, mais plus encore entre diverses mentalités de peuples ; elle s'étendit vers le Nord dans la mesure où les principautés et peuples nouvellement christianisés se rattachaient à l'Église occidentale ou à l'Église orientale. Ainsi le royaume polono-lituanien se rattacha à l'Ouest, Kiev et la grande Principauté de Moscou se rattachèrent à l'Est.

Lorsque aujourd'hui donc, on se trouve à la frontière russe ethnique sur le fleuve Narva, au cours puissant, où se dresse, sur la rive orientale la forteresse d'Ivangorod, sur celle occidentale le château

¹ Rudolf Steiner : *Considérations d'histoire contemporaine*, Première partie (1916 ; GA 173), Dornach 1966, p.96 (conférence du 11.12.1916).

² Cette thématique et cette époque sont traitées en détail par Marcus Osterrieder dans son ouvrage *Croix solaire et arbre de vie* (Stuttgart 1995).

de Narva, on peut se dire : tu te trouves là où commence cette frontière entre Est et Ouest de l'Europe au Nord sur la côté de la mer Baltique !

Les situations, dans le Sud de l'Europe, ne sont pas aussi nettes au niveau de la Péninsule balkanique. Le grand royaume de Hongrie appartenait à l'Ouest. Car le roi Stéphane le saint adopta, en l'an 1000, le christianisme de l'Église catholique apportée par les missionnaires de Passau. La Hongrie n'englobait pas seulement les régions basses du Danube, à cette époque, mais encore l'actuelle Slovaquie, la Croatie et la Transylvanie.

Au domaine grec-byzantin — et donc à l'Est — appartenaient alors la Serbie, la Bulgarie, la Valachie et la Grèce. C'est-à-dire que cette frontière culturelle, religieuse et populaire courait sur l'arc des Carpates, ensuite, pendant un moment, le long du Danube, par la Serbie et la Bosnie, vers la Méditerranée, qu'elle atteignait quelque peu dans la région de l'Albanie actuelle. Avec de petites variations, il en est encore ainsi aujourd'hui.

En Bosnie, la chose prit une tournure qui est plus complexe. Au Moyen-Âge précoce, s'étaient étendus, depuis le 10^{ème} siècle, les Bogomiles, une communauté de croyants qui devint par la suite, dans toute l'Europe, un sérieux danger pour l'Église catholique. Sous les appellations de Cathares ou d'Albigéois, les « Hérétiques » (*Ketzer*, en allemand : cette expressions provient d'une dérivation du terme « *Katharer*) furent exterminés en Italie, en France et en Allemagne au moyen de guerres sanglantes et de persécutions inquisitoriales.

Il y eut aussi une croisade contre les Bogomiles. C'est alors que les Bosniaques bogomiles se rattachèrent presque tous à l'Islam qui leur était plus proche et semblait un moindre mal que l'Église catholique, laquelle, en effet, déboulait sur eux pour les exterminer par le fer et par le feu. L'opposition entre Chrétiens latins-catholiques et Chrétiens grecs-slaves-orthodoxes s'était durcie depuis longtemps, en une opposition des peuples et des mentalités. Elle fut ensuite recouverte par l'invasion des Turcs ottomans. À partir de la défaite Serbes, à la bataille du Champ du Merle de 1389 — le souvenir en devint un mythe nationaliste serbe — les Ottomans établirent leur royaume *islamique* sur les peuples assujettis grecs-slaves-orthodoxes des Balkans. Mais la population slave autochtone n'était devenue musulmane qu'en Bosnie seulement.

L'Islam était, du reste, plus tolérant que les Églises chrétiennes : dans les pogromes juifs du Moyen-Âge tardif, les habitants juifs de l'Europe du centre furent chassés. Ils s'installèrent à l'Est de l'Europe (centrale), juste sur la frontière dont nous sommes en train de parler et en constituèrent la région des Juifs ashkénazes, la communauté hébraïque de l'Est, qui trouva sa patrie d'expression dans le yiddish [qui veut dire « judéo-allemand », *ndt*], un dialecte allemand archaïque.

Dans le Sud de l'Europe, il en fut ainsi que les rois d'Espagne, après la « *Reconquista* » en 1492, expulsèrent pareillement les Juifs du lieu. Ceux-ci se disséminèrent dans l'Empire ottoman et dans les pays balkaniques et Sarajevo, en particulier, devint leur capitale. Ce sont les « *Espagnoles* », les Juifs Sépharades, qui trouvaient leur patrie intérieure dans une Espagne antique — l'*Espagnola*. L'écrivain germanophone et prix Nobel, Elias Canetti, fut un tel *Espagnole* des rivages bulgares du Danube.

Cet aperçu historique sommaire, avec une abondance de noms et dates, est nécessaire pour comprendre, où Sarajevo se trouve, comment elle est et quel genre d'importance avait cette ville autrefois et détient encore aujourd'hui.

Entre la catastrophe du début et celle de la fin du 20^{ème} siècle

En sautant beaucoup de choses au 19^{ème} siècle, nous en arrivons au 20^{ème}. La Russie et la double monarchie austro-hongroise luttèrent d'influence et de gains territoriaux dans la partie occidentale de l'empire ottoman en plein déclin. Chez les peuples balkaniques, eux-mêmes, prirent naissance des mouvements d'indépendance nationale, souvent attisés par les grandes puissances à l'Ouest et à l'Est, afin d'en tirer profit pour elles-mêmes. Derrière l'Autriche-Hongrie, surgirent la France et l'Angleterre avec des revendications de puissance propres qui se déchargèrent dans la guerre de Crimée en 1856 contre la Russie.

L'Angleterre et la France voulaient tenir la Russie à distance des détroits du Bosphore et de Constantinople, et l'Autriche-Hongrie voulait restreindre l'influence russe dans la péninsule balkanique — exclusivement des intérêts réciproques se croisant. Lorsqu'en 1877/78, les Russes

battirent une fois encore les Turcs, ils se retrouvèrent à proximité de Constantinople et dictèrent aux Turcs le traité de San Stephano [3 mars 1878, *ndt*], les puissances occidentales intervinrent — Angleterre, France et Autriche-Hongrie — et forcèrent les Russes vainqueurs au Congrès de Berlin, pour ainsi dire en les obligeant à repartager leur « butin ».

La Russie fut refoulée, l'Angleterre s'assura la voie maritime vers les Indes, au travers de la Méditerranée, par l'acquisition de l'île de Chypre et l'Empire ottoman fut placé sous tutelle, c'est-à-dire, ses finances contrôlées par l'Angleterre et la France. Mais l'Autriche-Hongrie devait en effet aussi être satisfaite et obtint le protectorat promis sur l'ancienne Bosnie turque. De mauvaises langues affirmaient déjà alors — et ce n'était pas à tort ! — que c'était là une perfidie de la part de la diplomatie britannique, afin de mettre l'Autriche-Hongrie dans des difficultés immenses ; la Bosnie devint, par le nationalisme, un leurre empoisonné. Mais l'Autriche-Hongrie — protectorat ou pas — prit bel et bien possession de la Bosnie et de l'Herzégovine et édifia sa capitale Sarajevo au rang de ville d'Europe centrale, par la construction d'édifices orientalisant prestigieux qui, jusqu'à aujourd'hui, décoorent les rues sur berge de la rivière Miljacka, tout en rendant méconnaissable pourtant, l'empreinte du modèle de Vienne. Ainsi Sarajevo devint-elle, entre 1878 et 1914, une capitale de province de l'Est de l'Europe centrale — et assurément l'une de toutes ces villes parmi les plus bigarrées et des plus multiculturelles et multiethniques avec son mélange de peuples.

Jusqu'ici mes exposés à partir de 1914, par une rétrospective, sont censés retracer le *devenir* de Sarajevo et montrer que cette ville n'est pas une ville quelconque dans les Balkans, mais, au bien contraire, se trouve extrêmement exposée au danger, car se trouvant justement sur la frontière décrite, qui autrefois comme aujourd'hui, était et est toujours une ligne de rupture sismique : Les uns voulant la développer comme symbole d'un mélange pacifique de peuples, religions et mentalités, les autres l'utilisant comme une mine, pour faire exploser l'Europe à cette frontière. Il en était ainsi en 1914 et il en fut encore ainsi en 1992/93.

Je saute l'histoire précédant l'éclatement de la guerre de 1914. Elle est le sujet de nombreux autres ouvrages et articles. On doit ici donner un *aperçu* — à partir de 1914 — sur le destin ultérieur de Sarajevo, et donc jusqu'à notre temps présent. Car le temps qui s'écoula à partir du grand tournant européen de 1989 est en particulier important. Car Sarajevo redevint alors, pour la seconde fois, donc — comme déjà au commencement, ainsi qu'à la fin du vingtième siècle — le symbole pour la crise non-résolue depuis 1914, on pourrait aussi dire : « l'Apocalypse de l'Europe », dans laquelle nous vivons encore.

Nous nous trouvons ici, en Allemagne, depuis longtemps déjà sur une îlot de paix et de bien-être. Cela ne doit pas nous troubler le regard sur ce qu'il en est en vérité du monde et des circonstances de l'Europe et du monde. Sarajevo est un des lieux qui peuvent nous le montrer.

Le nom Sarajevo éveille déjà en nous avant tout l'association douloureuse : les « coups de feu » de Sarajevo — *ils* furent ceux qui déclenchèrent la catastrophe archétype du 20^{ème} siècle, à savoir la première Guerre mondiale. Dont les théâtres furent ensuite tout autres, et Sarajevo sombra de nouveau bientôt à l'arrière-plan.

Pourtant, ensuite vint la désagrégation de la Yougoslavie et l'épouvantable siège de la ville, pendant trois ans, par les Serbes. Ce fut un point politiquement et moralement bas de la récente histoire européenne ; les bouleversements agissent encore jusqu'à présent. Aujourd'hui, Sarajevo est la capitale d'un État bosniaque spécifique, qui — quand bien même souhaité vivement par les Bosniaques — adopte la forme d'une construction artificielle, telle qu'elle vint à naître, grâce aux Américains et Européens et qui ne peut pas vivre de sa propre force.

Sarajevo se dresse comme un symbole pour les catastrophes initiale et finale du 20^{ème} siècle — la catastrophe ultime dans la mesure où il s'est révélé que l'abomination, le mépris de l'humain et la folie de destruction, que la première Guerre mondiale avec ensuite le national-socialisme et la seconde Guerre mondiale, ne sont en aucun cas des événements isolés et uniques, ni encore moins surmontés, mais au contraire, que l'humanité européenne est de plus capable d'atrocités et d'aveuglements parfaitement semblables. C'est cela que démontrèrent les phénomènes accompagnant la désagrégation de la Yougoslavie. Lors de ces événements, Sarajevo fut constamment un théâtre, mais jamais l'auteur de l'événement. La ville en pâtit ; justement *cette*

ville-*ci* ; et ainsi Sarajevo est-elle une ville martyre du 20^{ème} siècle et de cette Europe du centre, qui se reflète en Sarajevo comme en un miroir.

Intermède « la prise d'assaut de Sarajevo »

Il existe une satire amère, âgée de plus de 100 ans, sur le *k. u. k.* [*kaiserlich und königlich* : *impérial et royal*] de la monarchie austro-hongroise, ou beaucoup plus encore sur l'état d'esprit décadent et plat de ses couches dirigeantes. Elle s'appelle *La prise d'assaut de Sarajevo* et provient de Gustav Meyrink. Meyrink appartient aux écrivains germanophones, apocalyptiques et clairvoyants de Prague, qui pressentirent et anticipèrent aussi bien le malheur qu'aussi la spiritualité du 20^{ème} siècle, comme Franz Kafka, Franz Werfel, Rainer Maria Rilke.

Mayrink, dont provient le roman occultiste, *L'Ange de la fenêtre ouest*, rédigea au reste des satyres grotesques qui ont été rassemblées sous le titre *Des deutschen Spießers Wunderhorn* [en gros : *Le cor magique du piquier [porteur d'une pique ou encore bourgeois]* allemand : allusion au *Des Knaben Wunderhorn [le cor magique du garçon]*, poème célèbre mis en musique, entre autre, par Gustav Mahler, *ndt*], dont cette histoire. L'exemplaire que je possède est de la première édition et date de 1913. *L'assaut de Sarajevo* fut donc bien écrit *avant* les coups de feu de 1914.³

Elle porte le sous-titre « *Tirée de mes années de guerre* », et est datée : « Nervi, en juillet 1908 ». 1928 fut l'année où la Bosnie et Sarajevo, qui depuis 1878 avaient été administrées par l'Autriche-Hongrie, furent « annexées », c'est-à-dire déclarées parties constitutives de l'Autriche-Hongrie. Le conteur fictif est donc, comme le titre le donne à entendre, un piqueur [ou bourgeois, *ndt*] qui transfigurent ses vieilles expériences guerrières, comme chez nous jusqu'à il y a peu des membres de la *Wehrmacht*, le faisaient au sujet de leurs aventures de guerre.

Il raconte que le vieil empereur Aloïs III, dit « le Bon », un monsieur déjà un peu tremblotant, dont le modèle réel n'a pas besoin d'être désigné ici, doit inaugurer une exposition d'animaux reproducteurs. Mais il retire de sa poche le faux manuscrit de son discours et annonce avec une voix de tonnerre : « Je déclare ici la guerre... ». D'abord atterrement, puis allégresse générale dans le peuple, mais grand désarroi de la part de l'état-major général, parce qu'on ne sait pas contre qui on est censé combattre.

Finalement, on décide d'aller combattre l'empereur *Menealos Karawankopoulos* de Thessalie, parce qu'il est un usurpateur. Fidèlement à la maxime du vieux Moltke [père du généralissime allemand, qui fut remplacé en 1916, *ndt*], « marcher séparés, frapper unis », les trois corps d'armée partent en guerre ; que l'un a les armes, l'autre les munitions, on ne le remarque qu'une fois en Thessalie, ce qui épargne le pire à ce pays. Le troisième corps, qui était censé flanquer les deux autres, avait les deux mais ne disposait pas de cartes de la région. Ainsi se retrouvèrent-ils quelque peu à l'écart et inopinément sur les hauteurs au-dessus d'une grande ville, florissante de minarets. Laquelle leur sembla très étrangère — ce devait être la capitale de Thessalie, en concluent-ils. C'était suspect d'y voir en effet des officiers en uniformes autrichiens — une telle accoutrement était sans doute une infâme ruse de guerre !

Après mûres réflexions, on décida d'attaquer la ville tôt le lendemain matin, pour mettre à profit le moment de surprise car la capitale ennemie semblait n'attendre aucune attaque. Après de violents combats inattendus, la ville fut conquise, et le général en chef *Edler von Topf* télégraphia aux plus hauts gradés de l'état major général : « Après des combats acharnés, la capitale ennemie a été conquise, ... je dépose aux pieds de Sa Majesté cette victoire décisive. »

Mais le jour suivant déjà, d'abord sous forme de rumeur, laquelle se vit bientôt confirmée, le bruit circulait que l'on avait commis une erreur regrettable et que l'on avait reconnu trop tard la ville de Sarajevo, laquelle était déjà intégrée à la monarchie depuis l'époque de l'empereur *François-Joseph*...

Cette satire amère vaut moins pour les militaires que pour l'état d'esprit de la société à la veille de la première Guerre mondiale. Cela se révèle dans le résumé du conteur :

« Aussi regrettablement à présent aussi qu'on voudrait presque dire, aussi superflue que puisse être la perte des vies humaines, lors de ce nouvel assaut sur Sarajevo, l'évolution de la campagne en

³ Gustav Meyrink : *Des deutschen Spießers Wunderhorn* – recueil de nouvelles; 1^{er} tome, Munich 1913, p.60, réimprimé entre autre à l'Europäischen Literaturverlag, Berlin 2013.

général et la bataille en particulier, offrirent néanmoins une riche abondance d'expériences stratégiques, de sorte qu'avec raison les aspects sombres peuvent passer pour être plus que réparés... On peut donc dire seulement : le rugueux métier des armes se tient déjà bien en soi... » L'état d'esprit qui est ici caricaturé, est cependant le même qui, quelque temps plus tard pour les réels « coups de feu de Sarajevo », fut responsable en tant que terrain nourricier. Ainsi, en tout cas, Rudolf Steiner caractérisait-il la mentalité de ces quelques trente personnalités-là qu'il tint pour responsables décisives du cours des événements. [Voir la confirmation de l'analyse de Steiner dans l'ouvrage : les *Somnambules* de Christopher Clark, éditions Flammarion, *ndt*].

Poussée dans le « *Clash of Civilisations* »

C'était 1914. On peut se dresser contre Meyrink et trouver risible ou de mauvais goût son « gag » sur le « double » assaut de Sarajevo. Mais si l'on observe les événements de 1992 à 1996, lorsqu'on en vint à une agression de la grande Serbie et à la guerre en Yougoslavie, un tel jugement disparaît, car celles-ci surpassent largement la description de Meyrink et se présentent comme une version réelle encore beaucoup plus grotesque et amère de la satire littéraire.

Lorsque les Serbes, en 1992, après la déclaration d'indépendance de la Bosnie, assaillirent Sarajevo, se présentèrent à eux les mêmes minarets qu'aux Autrichiens d'autrefois et ils se précipitèrent dessus et sur les gens vivants à l'ombre de ceux-ci avec le cri de bataille : « Vengeance pour le Kosovo ! » — « Kosovo » est le nom serbe du Champ du Merle de 1389, lors duquel le royaume médiéval des Serbes, en conséquence de la défaite face aux Turcs, sombra et que commencèrent les cinq siècles sous le « joug » ottoman.

À partir de 1992, les Serbes pilonnèrent plus de trois années durant la ville de Sarajevo avec leur artillerie depuis les montages environnantes, coupèrent la ville de tout ravitaillement et les tireurs d'élite Serbes — qu'on appelait *snipers* — tiraient tous les passants comme à la chasse qui empruntaient certaines rues des quartiers à l'intérieur de la ville. « Vengeance pour le Kosovo ! » — Mais étaient-ce donc des Turcs principalement qui vivaient là ?! Non — cela faisait bien longtemps, déjà depuis 1878, qu'ils étaient partis. C'étaient des Yougoslaves qui vivaient là — des Bosniaques —, et donc un peuple slave frère des Serbes, avec presque la même langue, un peuple qui, à vrai dire, dans sa majorité depuis le 15^{ème} siècle, connaissait déjà un Islam éclairé, et aussi pour la raison que la ville, certes non pas géographiquement, mais dans sa relation culturelle et académique, avait appartenu depuis plus de 110 ans à l'Europe du centre, à Vienne et Budapest.

Y vivaient ensemble par ailleurs Catholiques, Orthodoxes et Juifs Sépharades, avec les Musulmans dans une coexistence le plus souvent pacifique. Ce mélange des peuples de l'Est de l'Europe, culturel et religieux en conformité avec leur mentalité, qui avait été établi en très grande partie avant la seconde Guerre mondiale — que l'on pense à des villes comme Wilnius, Prague, Lambert ou bien Tchernovtsy — fut détruit par Hitler et Staline. Mais à Sarajevo, ce mélange vécut encore presque jusqu'à nos jours, jusqu'au moment où la guerre éclata en 1992.

Tout cela est encore plus grotesque que ce qu'avait encore pensé Meyrink, avant 1914. Il est vrai qu'il s'agissait alors des « plus grands chefs de guerre », et non pas d'une telle vieille ganache comme « Aloïs III, Le bon », alias François-Joseph, mais au contraire d'une « grande coalition » européenne, américain et de chefs de guerre balkaniques. (À l'époque l'Union soviétique était occupée par son propre déclin.) Il y avait alors Slobodan Milošević, le dirigeant de la Serbie, qui avait vu qu'avec l'idéologie communiste, il n'y avait plus rien à gagner et qui alors — avec son discours malfamé du 28 juin 1989, au Champ du Merle — excitait le nationalisme serbe constamment latent. Il y avait les Américains, lesquels étaient tout d'abord vraiment d'accord avec la mise en place d'un État tampon serbe plus fort contre l'Union soviétique en désagrégation et les nationalismes incalculables des Balkans à partir de motifs stratégiques : la vision américaine sur le monde était alors fortement influencée par les idées d'Huntington du « *Clash of Civilisations* » : la Yougoslavie gisait — selon Huntington — exactement sur la région frontalière des sphères culturelles atlantique et islamique.

Dans ces circonstances, l'Angleterre et La France, qui redoutaient qu'une Allemagne justement réunie, pût avoir des aspirations de puissance dans une Yougoslavie se désagrégant ; et au moment où l'Allemagne, reconnut ma foi, pour de bonnes raisons, l'indépendance de la Slovaquie et

de la Croatie, on déforma simplement la vérité et on affirma que la reconnaissance allemande des « républiques renégates » n'avait fait que mettre vraiment en branle la guerre civile.

Les Serbes imputaient à l'Allemagne de vouloir à présent saisir l'occasion pour atteindre *enfin* l'influence sur la péninsule balkanique, qui lui avait été refusée par son effondrement lors de la seconde Guerre mondiale. Ils ne faisaient donc qu'affirmer haut et clair ce que les Anglais et les Français ne faisaient que penser tout bas.

Tout cela n'était pas du « théâtre absurde », mais la réalité sanglante d'une guerre, qui avec une monstrueuse atrocité dévasta la Bosnie et la Croatie et fut accompagnée d'intrigues et du cynisme de la politique internationale. Au début du siège de Sarajevo par les Serbes, le président français Mitterrand se fit transporter par avion dans la ville maltraitée, où il promit le ravitaillement aux assiégés. Mais il ne pensait pas à passer sérieusement à l'attaque contre Milosevic et voulut seulement aider un peu au plan « humanitaire », et ainsi le siège absurde s'éternisa-t-il au long des ans.

Par exemple, le général français Morillon, en tant que commandant de la troupe de protection de l'ONU, voulut sérieusement venir en aide aux réfugiés bosniaques lesquels étaient enfermés dans les soi-disant zones de protection de l'ONU (comme Srebrenica), parce qu'il éprouvait directement le scandale de leur situation indigne et ne la supportait plus, fut immédiatement démis de ses fonctions, parce qu'on avait pour lui des tâches plus importantes à lui confier... — ainsi justifia-t-on la chose...

Les assiégés de Sarajevo firent et souffrirent l'inimaginable. Les dirigeants des Serbes de Bosnie Karadzic et Mladic, avec Slobodan Milošević à l'arrière-plan, après l'assaut sur Srebrenica (qui se trouvait pourtant sous la protection des Nations Unies) durent d'abord exécuter 8 000 hommes bosniaques avant que cela n'aille vraiment « trop loin » pour les Américains et l'opinion publique mondiale. Le « traité de Dayton », négocié par les Américains, fixa sur le papier plus ou moins le tracé du front d'alors (en effet avec des conséquences sinistres jusqu'à aujourd'hui, comme c'était déjà arrivé, après 1948, en Palestine, entre Israël et les Arabes) et ainsi y a-t-il à présent sur le territoire bosniaque trois formations étatiques, qui ne peuvent ni vivre ni mourir et qui se portent ombrage les unes les autres, sous un protectorat européen (quand bien même entre temps devenu vraiment discret).

L'Europe eût bien volontiers passé à un autre point de l'ordre du jour, si Milosevic n'avait pas par la suite, trois ans plus tard, tourmenté autant les Albanais du Kosovo que les Musulmans de Bosnie, de sorte que là-dessus l'OTAN intervint et la Serbie — quant à savoir si cela soit recevable ou non au plan du droit international, je laisse cela ici en suspens — fut ramenée à la « raison ». Cela amena finalement la chute de Milosevic. L'Europe créa un autre protectorat, lequel ne peut pas plus ni vivre ni mourir, même s'il vient d'être déclaré « État indépendant ». Le génocide balkanique occidental et la guerre civile laissèrent donc derrière eux des contrées qui étaient dévastées comme l'Allemagne après la Guerre de trente ans. Celle-ci aussi avait pris naissance, en son temps *en* Allemagne, mais elle avait été bientôt dirigée et manipulée par des puissances étrangères qui la firent traîner en longueur. L'Allemagne mit plus de 200 ans pour cicatriser ses blessures intérieures et qu'aujourd'hui, Catholiques et Protestants et chez les Protestants Luthériens et Réformés — également des ennemis d'autrefois — pussent enfin se rencontrer sans *ressentiments* [en français dans le texte, *ndt*] en tant qu'Allemands. Les blessures extérieures, comme souvent, s'étaient cicatrisées plus vite.

« Émigration de la ville de la réalité matérielle à une réalité idéale »

Je voudrais affirmer, que la Yougoslavie, avant la guerre et la désagrégation, se trouvait au même stade de développement que l'Allemagne au début du 18^{ème} siècle, avant qu'elle devint une nation [et tout ce qui en découla, à savoir, *Reich* wilhelmien, puis nazisme et « *Reich* de mille ans » ! *ndt*]. En Yougoslavie, on était alors sur le point, à partir des dialectes divers, de créer une langue supérieure : le serbo-croate. Aujourd'hui cette langue n'existe plus. L'expression n'est pas « politiquement correcte » [en anglais dans le texte, *ndt*] — et c'est un tabou. Car dans ce pays on parle aujourd'hui serbe, croate, bosniaque. Ce sont des dialectes qui se distinguent aussi fortement entre eux que le bavarois, le bas-allemand ou le dialecte alémanique.

Je crois qu'a été brisé un processus plus pesant, mais foncièrement plus positif, d'équilibre culturel des peuples slaves entre eux ainsi que leur orientation puissante sur la culture européenne centrale. Tous les grands linguistes, érudits, poètes et artistes des peuples balkaniques s'orientaient au début du 19^{ème} siècle sur Weimar, Leipzig, Vienne et Berlin, et donc sur Herder, Goethe, Schiller et les Frères Grimm et d'autres, avec lesquels de nombreuses personnalités étaient liées d'amitié. Le détachement de l'époque de la superstructure ottomane, et sa sortie du Moyen-Âge encore agissant et de l'étroitesse d'esprit de l'Église orthodoxe, s'accomplirent dans une interaction avec l'Europe du centre et avant tout avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Laibach/Ljubljana, Agram/Zagreb et d'autres lieux, devinrent des villes d'Europe centrale ; sur l'Adriatique, Trieste, Split et Raguse/Dubrovnik, devinrent des villes méditerranéennes européennes. Dans l'Est des Balkans le développement s'effectua d'une manière plus hésitante. Mais là aussi, vers 1900, la plupart des mosquées et minarets avaient largement disparu ; Belgrade, Bucarest, Sofia agissaient — avec tout l'exotisme des mélanges de populations — foncièrement en tant que grandes villes européennes.

Mais Sarajevo était, à l'intérieur de l'Autriche-Hongrie, la seule et unique grande ville avec une population majoritairement musulmane. Elle conservait, malgré son vernis de prestigieux édifices et la *k.u.k.* [*impérial et royal* — voir plus haut dans le texte, *ndt*], le caractère oriental avec des mosquées et des minarets. Les habitants n'étaient plus en effet des Turcs — comme le soutenait la parole de haine infâme des Serbes de 1992 —, mais au contraire des Bosniaques, à savoir des Slaves du Sud qui avaient transgressé l'Islam.

Sous la couverture de la dure, mais tolérante en matière de religions, domination turque vivaient donc tant bien que mal, à côté des Bosniaques islamiques, des catholiques (le plupart Croates), des Chrétiens orthodoxes (la plupart Serbes et Grecs), des Albanais, des « Bohémiens » et avant tout des Juifs Sépharades et Ashkénazes, de sorte que la ville devint le creuset des nations et des confessions religieuses. Les Juifs Sépharades ou bien *Espagnioles* avaient migré vers Sarajevo (et aussi à l'Est de la Méditerranée), après avoir été expulsés d'Espagne par Isabelle, en 1492. C'était du passé. Car la guerre en vint à renforcer — ou bien ne fit d'abord que créer — un patriotisme bosniaque islamique, qui auparavant n'avait jamais existé (étant donné que de nombreux musulmans bosniaques se caractérisaient « Yougoslaves », pour échapper à l'antagonisme entre Serbes et Croates.) Le danger existe que cette nouvelle identité bosniaque-islamique puisse être teintée aussi d'influences arabes, voire fondamentalistes. Car de nombreux Bosniaques se sentent à présent trahis par « l'Europe » à cause de la guerre d'abord, et à présent parce qu'ils sont sous tutelle.

En voilà assez pour Sarajevo. C'est une ville à laquelle l'Europe a fait beaucoup de bien ! C'est une ville, à partir du gros potentiel créatif de laquelle, en Europe, des noms significatifs de l'art et de la littérature augmentent aujourd'hui. À titre d'exemple, je voudrais mentionner ici l'écrivain Dzevad Karahasan — ainsi que son ami Mile Babic ; car ces deux amitiés incorporent quelque chose du cosmopolitisme qui a sombré et continue pourtant de vivre chez de tels hommes — ou bien va-t-on dire : de l'esprit de l'Europe central — un esprit de cette ville. Dzevad Karahasan, vivant à Sarajevo et Graz, est aujourd'hui âgé de plus de 60 ans, il est écrivain et était actif avant la guerre à Sarajevo à l'académie d'art scénique. C'est un musulman convaincu et nonobstant un des plus chaleureux connaisseur et interprète de la Bible, que je connaisse.

Mile Babic est franciscain et professeur à l'Université théologique de Sarajevo et il dirige le département pour le dialogue inter-religieux » au Collège franciscain pour la « Culture de la paix ». Babic est issu de la tradition franciscaine bosniaque, qui avait dû autre fois évangéliser le pays, qui y devint autochtone, mais qui ne put le faire que parce qu'ils furent tolérants vis-à-vis des autres confessions qui y vivaient et agissaient, de sorte que — comme Babic dit — ils sont devenus aujourd'hui pour l'Église catholique romaine presque aussi suspects que des « hérétiques ». Karahasan et Babic affectionnent la multiplicité spirituelle dans le creuset des cultures, dans lequel se trouvait Sarajevo jusqu'à la dernière guerre et ne se trouve plus aujourd'hui. Car la communauté hébraïque a décidé de quitter Sarajevo, juste après avoir célébré, en 1992, justement dans la ville assiégée, le demi-millénaire de sa présence sur place. Les habitants musulmans de Sarajevo progressèrent cependant une fois le siège passé, en affirmant un nationalisme bosniaque-islamique,

qui n'avait jamais existé auparavant. D'innombrables habitants de la ville ont été tués, chassés ou exterminés de manière telle que l'ancienne vie multiculturelle qui était presque naturelle, quand bien même non sans quelques frictions, ne pourra plus jamais être restaurée sous son ancienne forme. Karahasan est conscient de cela, et il comprend son engagement littéraire de manière telle qu'il dit selon l'esprit : Je veux sauver sur le plan terrestre et selon son esprit, la culture détruite de cette ville de manière telle que je la laisse continuer de vivre dans mon œuvre écrite, dans mes descriptions et les destinées que je fais connaître, afin qu'elle continue de vivre au plan spirituel et littéraire — dans une autre strate de vie invisible.

Celui qui veut éprouver quelque chose de cet esprit profondément humaniste, qu'il lise donc un petit ouvrage devenu célèbre *Journal de mon siège*, qui décrit les premiers temps du siège de Sarajevo. Karahasan appelle cela « le déménagement de la ville de la réalité matérielle dans celle idéale, de sa situation dans une vallée plate entourée de montagne déménagée dans la mémoire, le souvenir, l'idéal. »⁴

Les Balkans en tant que pont

Un autre motif important pour comprendre les Balkans c'est celui du pont. Goethe fait dire aux « bourgeois » [*Spießher*] allemands, dans la scène de la « promenade du jour de Pâques » de son *Faust* ce qui suit :

« Je ne sais rien de mieux, pour les jours de vacance,
Que de parler de guerre et de sujets guerriers
Lorsque bien loin là-bas, en Turquie, par milliers,
Des peuples sont en train de s'ouvrir la panse.
On est à sa terrasse, à boire son canon
À regarder glisser sur le fleuve les bateaux bariolés
Puis on rentre le soir, tout contents à la maison
En rendant grâce de ces temps apaisés. »

Un autre bourgeois intervient et dit :

« Oui, mon voisin, ainsi aussi je les laisse
Se fendrent hardiment la tronche
Tout peut bien se confondre ;
Si chez nous tout reste en l'état. »⁵

Ce sont d'autres bourgeois, pas moins désagréables que ceux dont nous parle Meyrinck. Ils sont les ennemis véritables et les destructeurs intérieurs de l'Europe. C'est ce qu'ont montré les douze ans de notre *Reich* de mille ans.

« À l'arrière, là-bas, loin en Turquie... » ; la Turquie désignée ici selon la compréhension et l'usage linguistique d'alors, c'étaient les pays balkaniques ; Sarajevo, Belgrade, Skopje, des villes provinciales turques. Avec le refoulement de l'Empire ottoman, tout au long du 19^{ème} siècle, la péninsule balkanique dans son ensemble, devint un *pont* entre l'Europe centrale et l'Orient. Toute la région, aux plans culturel social et géographique, devient une contrée-pont — il n'existait pas encore alors de région géographiquement ou politiquement autonome avec la caractérisation « d'Europe du Sud », comme aujourd'hui.

Le caractère de pont [pontife, *ndt*] des Balkans se manifesta dans quelques édifices pontiers, provenant certes pour la plupart de l'époque turque, mais qui se déployèrent d'abord en tant que symboles au 20^{ème} siècle seulement.

Il y a l'admirable pont aux huit arches sur la Drina, près de Višegrad en Bosnie ; autrefois il se trouvait sur la route menant de Sarajevo à Istanbul. L'écrivain bosniaque, Ivo Andric, décrit l'histoire de ce pont et de sa ville depuis sa construction, au Moyen-Âge tardif, jusqu'à la première Guerre mondiale, dans un ouvrage pour lequel il reçut le prix Nobel en 1948, parce que cette grandiose description eut un retentissement spectaculaire dans tout le monde culturel.

⁴ Dzevad Karahasan : *Tagebuch der Aussiedlung. [Journal du siège]*, Graz 1993.

⁵ *Faust*, vers 860-871.

La ville de Višegrad fut « ethniquement purifiée » au moyen d'atrocités épouvantables en 1992. Le pont lui-même se dresse encore intact aujourd'hui mais le monument d'Andric est détruit et le poète lui-même — un homme hautement cultivé d'Europe central — devint une personnalité disputée par les Serbes, Croates et Bosniaques.

Une autre œuvre architecturale plus connue est — ou bien était ! — l'élégant et magnifique pont de Mostar. Dans le nom de la ville de Mostar, se trouve déjà la racine « moct », [« pont » en russe, *ndt*]. Ce pont de 500 ans, avec son arc élevé, élégant et audacieux, le « *Stari moct* [« pont vieux », en russe aussi, *ndt*] fut détruit dans une guerre séparée entre Croates et Musulmans bosniaques par l'artillerie croate. C'était aussi un symbole réel car il n'existe désormais plus de pont, parce l'Herzégovine n'était plus une région permettant une communication.

Dix ans plus tard, ce pont fut coûteusement restauré avec une dépense immense, en partie avec les pierres originelles et la technique informatique la plus moderne. À présent, il se dresse là où il était : — tout blanc et tout neuf — comme une puissante « *maya* », comme une apparence d'édifice irréel. Or la réalité ne lui correspond plus, car la ville de Mostar est scindée en une moitié, une croate et une autre musulmane, qui se regardent en chiennes de faïence, et seule les touristes qui ne se doutent de rien tout en apportant des devises, circulent sur ce pont en éveillant des semblants de paix, de normalité et de réconciliation des peuples.

Ces ponts, ou bien une ville comme Sarajevo, sont des emblèmes et des images d'avertissement qui montrent ce que pourrait être le meilleur cas d'une relation entre l'Europe du centre et l'Europe du Sud : libre circulation et communication par des ponts ; l'exemple d'une ville multiethnique tolérante. Pourtant celle-ci fut sans cesse troublée et détruite.

Sarajevo et les Balkans sont donc tout particulièrement une image reflet des manquements, de la faute et du tragique de l'Europe centrale dans sa relation avec ses voisins. Lesquels espéraient toujours plus et autres choses de l'Europe centrale que ce qu'ils en obtinrent.

Chaque être humain porte son destin personnel et cela peut bien être souvent assez difficile.

Certains êtres humains, villes ou régions reçoivent cependant — ainsi semble-t-il — encore en plus la faute et la destinée des autres et cela — dans le cas de Sarajevo et des Balkans — en tant que « Martyres » d'une Europe centrale, dont nous, Européens du centre, avons encore à peine conscience et nous y voyons encore moins un sens et une mission.

Quelques phrases du petit essai de Karahasan sur l'hôtel « Europe » à Sarajevo peuvent peut-être conclure ces exposés :

« L'hôtel « Europe » est le premier hôtel de l'Europe du centre dans cette partie du monde et la partie la plus pure de « l'Europe centrale » à Sarajevo. Et si je dis « Europe centrale », j'ai en tête la richesse en petits groupes ethniques, qui sont habitués à s'interpénétrer les uns les autres dans la tolérance et à vivre dans une paisible conservation de l'identité étrangère, car son unique reconnaissance, c'est la confirmation de l'identité personnelle ; habitués ainsi à vivre, comme dans l'hôtel « Europe », l'oriental et le centre européen vivent ensemble.

Si je dis « Europe du centre », j'ai aussi au cœur le sentiment, que la culture est avant tout et plus que tout, une forme de vie, la tranquille mise en forme du quotidien et de l'ambiance de vie, et pas l'engendrement de projets d'époque et de « systèmes cosmiques ».

Si je dis « Europe du centre », je veux dire aussi une relation humoriste prononcée sur soi-même et au monde, une relation qui crée une distance d'avec soi-même et rend possible avec cela la tolérance et le respect de l'autre. »⁶

Ainsi s'exprime Karahasan. Ce sont là d'étonnantes phrases, remplies d'espoir, d'un poète issu d'un pays écorché ! — Ce printemps, la Bosnie fut de nouveau secouée par des troubles sociaux. La Bosnie est régie selon les déterminations du traité de Dayton. Lequel a été cependant tricoté selon le même patron que celui de Versailles en 1919 : tout y est réglementé selon des représentations nationales à la proportionnelle. Mais *laquelle* rend la Bosnie ingouvernable.

Die Drei, n°7-8/2014.

(Traduction Daniel Kmieciak)

⁶ Dzevad Karahasan, chapitre « Hôtel Europe » dans : *Journal du siège*, à l'endroit cité précédemment, pp.91 et suiv.

Dr. Joachim von Königslöw, né en 1939 à Bonne. Scolarité à Dortmund, où le père était actif dans l'administration supérieure des mines. Études de sociologie, de journaliste, de slavistique et d'histoire. Thèse sur l'histoire du domaine de l'Europe du Sud. En 1970-74 professeur Waldorf à l'école Hibernia à Wanne-Eickel (aujourd'hui Herne), puis de 1974 à 2002, enseignant à Dortmund avant tout en allemand, histoire, observation de l'art et enseignement religieux et libre chrétien. En outre, formateur des enseignants Waldorf à Herne et Bucarest. À la fin de son temps professionnel, activité étendue de conférencier sur des sujets d'histoire et de géographie culturelles. Publications entre autres : *Fleuves d'Europe* (Stuttgart 1995), *Ponts : Mystères du passage* (Stuttgart 2004). *Ruhr et Lenne. Le Sauerland [paysage de Westphalie, ndt] dans le miroir de ses eaux* (Borchen 2012). Avec cela de nombreux essais dans **Die Drei**. Adresse : Auf'm Plätzchen 24, 44269 Dortmund.